

## GIDE ET NOS VINGT ANS

« Amis d'André Gide, parlez-nous de "Gide et vos vingt ans" », demandions-nous à nos lecteurs dans le *BAAG* de juillet dernier (p. 42). Deux réponses nous sont parvenues, que nous avons à cœur de publier, tant ces deux témoignages sont attachants par leur sincérité et précieux pour leur intérêt documentaire.

Le premier émane de Mme Évelyne Méron, de l'Université Bar-Han en Israël, et se situe au début de la présente décennie ; le second nous est arrivé d'Allemagne, où réside pour ses études le jeune poète Alain Carré qui, né en 1956, vient de publier son premier recueil, *En passant par la poésie* (voir plus loin nos « Varia »).

### ÉVELYNE MÉRON

Je voudrais témoigner de l'importance que prit pour moi la découverte de Gide, non à vingt ans en vérité, mais à près de trente.

Le nom de Gide a toujours eu chez moi une résonance spéciale ; ma grand'mère, fille de Charles Gide, qu'elle adorait, et donc cousine d'André, était fort sensible à l'honneur conféré à la famille par l'existence de ces deux célébrités. Ma mère éprouvait aussi cette fierté naïve et touchante d'être apparentée au grand homme. Mais cette fierté, irrépressible, n'était pas sans réserves : ma mère, devenue juive à son mariage, n'en vivait pas moins dans une ambiance très puritaine ; mon père était franchement austère ; ma mère, sans être austère, était parfaitement « sérieuse », respectueuse des normes établies : il était donc clair que Gide était sévèrement condamné, chez moi, pour ses idées comme pour sa conduite.

Quant à moi, élevée dans une grande exaltation religieuse et morale, j'inclinai plutôt à la condamnation qu'à la fierté, car je ne voyais pas comment s'enorgueillir là où il n'y a pas de mérite (et puis la parenté commençait à se faire lointaine !). Plusieurs livres de Gide, et sur Gide, se trouvaient dans notre bibliothèque. Ma mère les lisait avec passion, mais ne me poussait pas à en faire autant. Je lus assez tôt *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, et quelques pages, triées sur le volet, des *Nourritures terrestres* ; j'en appréciais

la beauté, sans être autrement impressionnée, car la beauté est chose commune à la plupart des œuvres littéraires ! Vers vingt ans, je commençais à pressentir quelque chose de particulier en étudiant *La Symphonie pastorale* et *L'École des Femmes* : c'était un vague effroi de voir démystifier cyniquement une sorte de gens que je préférais respecter.

J'épousai un Israélien « sérieux » aussi, et m'installai en Israël dans un milieu très traditionnaliste ; des enfants sont nés. Ma voie était tracée. J'enseignais la littérature dans les départements de Français et d'Antiquités classiques d'une des universités du pays. Et je traversais une période très pénible. Sensibilisée par des difficultés personnelles, éveillée peut-être par le contact avec les textes littéraires les plus divers, sans doute aussi ayant hérité de ma mère le côté le plus primesautier de son caractère, je me sentais suffoquer. Or, dans l'université où j'enseigne, Gide est extraordinairement en honneur, chose curieuse, d'ailleurs, dans une institution estimant qu'elle a si grand besoin de systèmes de valeurs et de traditions, et pour qui Gide devrait constituer un redoutable explosif. Ce qui devait arriver arriva : je fus chargée d'un cours annuel sur lui ! Le miracle fut que cet événement survint juste quand j'en avais le plus grand besoin.

Je lus consciencieusement mon auteur, et ce fut une révélation. Je pourrais aisément devenir lyrique sur ce chapitre. Je trouvais progressivement, d'œuvre en œuvre, l'expression de mes questions, et bientôt j'entrevis des réponses. Je sais devoir à Gide une bonne part de mon nouvel équilibre. Je crois qu'avec son aide chacun peut découvrir ses propres désirs et ses propres aptitudes. *Les Nourritures terrestres*, les récits me semblaient spécialement destinés ; mais *Les Nouvelles Nourritures* surtout me touchèrent : je pense qu'elles donnent la seule réponse originale et solide à des questions qui devraient troubler tous les hommes de bonne volonté. Le cours sur Gide trouva chez les étudiants un accueil très favorable. Il y a du Socrate en Gide, moins l'auréole du martyr : un poseur de questions, un accoucheur des consciences... et un « corrupteur » de la jeunesse ! J'éprouve un sentiment pénible à lire des textes de ses ennemis, un réel bien-être devant des écrits de ses admirateurs, comme s'il s'agissait de jugements portés sur un proche, sur un intime ; et il est vrai que je me figure trouver en Gide un ami ; j'admire son œuvre comme celle de nombreux écrivains, mais tout autant le courage avec lequel il a toujours vécu ce que dit son œuvre. Que de fois ai-je senti le regret lancinant de ne pas l'avoir connu, ai-je même rêvé, comme un enfant : ah ! s'il n'était pas déjà mort ! et je me reprenais difficilement en calculant que cette mort n'était pas prématurée, qu'il aurait passé cent ans... J'aurais tellement voulu lui exprimer ma reconnaissance ! Aussi est-ce une joie pour moi de lire des passages publiés de sa correspondance, dans sa vieillesse, avec de jeunes admirateurs reconnaissants, et de penser : s'il n'a pas eu ma lettre, il a eu celles-ci, et elles ont pu lui faire autant de plaisir.

## ALAIN CARRÉ

Il n'y aura jamais trop de témoignages pour renseigner sur cette figure qui déborde de tous les cadres que voudront lui assigner ceux qui ne l'auront pas connue.

(*Les Cahiers de la Petite Dame*, 24 février 1922, t. I, p. 111)

J'étais en classe de Première lorsque j'entendis pour la première fois le nom d'André Gide. C'était en mai 1974 ; j'avais dix-sept ans. Nous étudions *La Nausée* de Jean- Paul Sartre. Abordant la contingence et l'absurde, notre professeur évoqua l'acte gratuit gidien, le héros des *Caves du Vatican* décidant sans raison de *balancer* (ce fut l'expression du professeur) son voisin de compartiment par la portière du train s'il aperçoit un feu dans la campagne avant d'avoir fini de compter jusqu'à dix.

Je crois bien que dans la classe personne encore n'avait entendu parler de Gide, et sûrement pas, vu l'étonnement amusé et quelque peu indigné de tous, du geste de Lafcadio.

Je notai immédiatement le titre du livre, puis celui des deux autres que le professeur mentionna : *La Porte étroite* et *L'Immoraliste*. En cette période des épreuves anticipées de Français pour le bac, je me procurais tous les livres recommandés ou cités pendant les cours, afin, les ayant lus, d'être paré le jour de l'examen. *L'Immoraliste*, *La Porte étroite* et *Les Caves du Vatican* prirent donc place dans ma bibliothèque. Je dus sans doute les feuilleter, mais j'en restai là. Leur couverture ne m'engageait pas à la lecture, et puis, on ne nous reparla plus de Gide.

Une fois à l'Université force me fut bien de lire les œuvres au programme d'un séminaire sur André Gide. J'entamai *La Porte étroite* sans enthousiasme, mais j'avais appris à lire même cela qui ne m'inspirait pas. Dès les premières pages, ce fut une révélation... Cet amour chaste et pur entre Jérôme et Alissa, n'était-ce pas celui-là qui vivait en moi ? Chaque pensée, chaque acte de Jérôme me pénétraient comme les échos de mes propres sentiments et impulsions. Annick, à laquelle j'avais recommandé la lecture de ce  *récit*, commença même l'une de ses lettres par *mon frère*...

Mon malheur, c'est qu'Annick se reconnaissait en Alissa, et, je le pressentais bien, ne comprenait pas la tragédie qui se jouait entre elle et Jérôme, tout comme elle se jouait en moi. Annick suivit le chemin d'Alissa ; elle n'est pas morte, mais pour moi c'est tout comme.

J'accueillis les autres œuvres de Gide, non pas avec des « Oh ! que c'est bien ! », mais avec des « Ah ! alors, lui aussi ! »... Les questions qu'il se posait, les problèmes qui le préoccupaient, ses recherches, ses doutes, c'étaient les miens aussi. Il ne m'apportait pas un réconfort, mais une confirmation de

mes pensées et de mes sentiments, et, par lui, je prenais conscience de ma voie (voix !), que je pouvais très bien suivre, tout comme il avait suivi la sienne. Il m'a gardé de maintes redites et de maintes hésitations.

Je sentais sa pensée si proche de la mienne que, pour le mieux connaître encore, je consacrai toutes mes vacances semestrielles à la lecture de son œuvre (elles n'y suffirent pas). C'avait été le coup de foudre.

Gide me plaisait par la jeunesse et la fraîcheur de son esprit. Il donne l'impression qu'il nous parle plutôt qu'on ne le lit, et mon être dialoguait avec lui. Me disant : «Mais il est mort voilà déjà un quart de siècle», j'y croyais à peine, et ses multiples écrits me prouvent que j'ai raison. Il n'est pas un auteur qui m'ait donné cette *aperception* de présent éternel, j'oserais dire aussi *omni-présent*. De présent et aussi de *présence*. C'est Gide que l'on sent vivre par-delà son écriture. Il y a son texte qu'on lit, et lui par-derrrière qui rit sous cape.

A vingt ans, j'ai rencontré André Gide, presque contre mon gré ; je ne regrette pas d'avoir été forcé. Et je crie *oui ! oui !* à celui qui écrivait :

*«Si ces carnets (son Journal) viennent au jour, plus tard, combien n'en rebuteront-ils pas, encore... Mais combien j'aime celui qui, malgré eux, à travers eux, voudra demeurer mon ami !» (Journal 1889-1939, p. 537).*

**Le BAAG souhaite vivement publier d'autres témoignages de ses lecteurs sur leur rencontre avec Gide, et il accueillera donc avec reconnaissance les textes qu'on voudra bien lui proposer ; à la demande éventuelle de l'auteur, la publication pourra n'être pas signée.**